



SÉRIE EP. 6 Israël-Palestine : les échos d'un conflit

Quand Sion devient Babylone : le reggae perd ses racines

Inspirées par le mouvement rastafari, les musiques jamaïcaines fourmillent de références métaphoriques aux juifs de l'Ancien Testament, réduits en esclavage en Égypte puis déportés à Babylone. Un mythe qui se heurte aujourd'hui à la réalité d'Israël, devenu un État génocidaire.

Simon Rico

17 août 2026 à 08h02

T enter de dresser une liste exhaustive des titres de reggae consacrés au mythe de « Zion », ou « Sion » en français, c'est pénétrer dans un puits sans fond. Depuis ses prémices à la fin des années 1960, la plus célèbre des musiques jamaïcaines n'a jamais cessé de louer Sion, qui désigne, dans l'Ancien Testament, la colline de Jérusalem où trônait le temple de Salomon.

Selon la perspective biblique, Sion n'est pas qu'un simple lieu : c'est un symbole eschatologique, à la fois refuge, cœur de l'identité du peuple d'Israël et emblème de la promesse de salut et de la gloire de Dieu.

« Oh, mont sacré de Sion / Je ne veux pas rester dehors quand les portes sont fermées / Oh non, je veux être à l'intérieur quand la porte de Jah est fermée [...] / Mont de Sion, mmmh, ma Bible nous dit que toutes les nations doivent s'incliner / Alors aime tout le monde comme tes frères et tes sœurs, mon ami », chantonne Wayne Jarrett en 1982 dans *Holy Mount Zion*. Pas sûr, cependant, que dans son esprit, cette terre sainte se situe tout à fait au Proche-Orient.

S'il apparaît sur la pochette de cet album enregistré aux États-Unis sans dreadlocks, tiré à quatre épingles et coiffé d'un grand béret blanc, Wayne Jarrett revendique son identité rastafari. Le losange qu'il forme avec ses mains le confirme : il s'agit d'une représentation de l'étoile de David à six branches, censée marquer la connexion directe avec le roi Salomon.

Social, culturel et spirituel, à la fois « messianique » et « millénariste », ce mouvement apparu dans les années 1930 en Jamaïque s'appuyant sur une relecture afrocentriste des Saintes Écritures semble échapper à toutes les définitions simplistes.

Rastafari « est le titre et le prénom de l'empereur [éthiopien] Haïlé Selassié I^{er} avant son couronnement en 1930 », rappelle l'historienne Giulia Bonacci dans son ouvrage *Exodus !* (L'Harmattan, 2010). « “Ras”, littéralement “tête”, est un titre de noblesse et “täfäri” est une forme passive du verbe “jära”, [pour] “craindre”, et signifie “qui est craint”. »

Identification aux juifs de l'Ancien Testament

En 1933, le prêcheur Leonard Percival Howell fut vraisemblablement le premier à proclamer la divinité du nouveau roi d'Éthiopie en Jamaïque. À ce moment-là, l'île des Caraïbes vit des heures sombres, frappée de plein fouet par la Grande Dépression et des catastrophes naturelles à répétition.

Malgré les persécutions de la couronne britannique, ce mouvement gagne de plus en plus d'adeptes au sein du lumpenprolétariat noir, la frange la plus discriminée de la société jamaïcaine post-esclavagiste et colonisée.

Outre la figure d'un dieu noir, s'impose aussi un trope : l'amalgame entre le destin des personnes esclavisées, arrachées de l'Afrique par la traite transatlantique, et celui des juifs de l'Ancien Testament, réduits en esclavage en Égypte et libérés grâce à une intervention divine, puis forcés de quitter Sion et déportés à Babylone.

« Comme ces derniers, les congrégations noires [rastas] se voient comme un peuple élu qui survit à l'asservissement grâce à la promesse de sa rédemption future », note Giulia Bonacci. Qui insiste aussi sur « le renversement des valeurs symboliques assignées à l'identité noire et à l'identité blanche » et la « vision du monde dichotomique signalée par les termes Sion et Babylone », présents chez toutes ces communautés – Sion, la terre promise, incarnant le bien à atteindre, et Babylone, l'oppression à fuir.

La médiatisation de l'histoire des juifs noirs d'Éthiopie, qui ont vécu isolés durant des siècles, va ensuite contribuer à renforcer la croyance des rastas jamaïcains en leurs relectures afrocentristes des récits bibliques, dont les racines remontent au milieu du XIX^e siècle.

« *Au bord des fleuves de Babylone / Où il s'est assis où il a pleuré en se souvenant de Sion / Parce que les méchants nous ont emmenés en captivité / Ils exigent de nous un chant / Comment chanter le chant du roi Alpha en terre étrangère ?* », chantent, en 1970, les Melodians dans *Rivers of Babylon*, en référence à l'exil des juifs et juives, chassé-es de leurs terres par Nabuchodonosor II, souverain de l'Empire néo-babylonien.

« *Howell n'est pas le seul "père" de Rastafari* », précise la journaliste Hélène Lee, qui lui a dédié un livre, dans un article publié dans *Libération*. « *L'idée d'un dieu noir est aussi vieille que l'esclavage. Il n'a inventé ni les dreadlocks (il porte les cheveux courts), ni l'herbe (introduite par les Indiens), ni le reggae ; il n'a fait que cristalliser un courant de pensée.* »

Dans les récits des rastafaris, le véritable prophète ne s'appelle d'ailleurs pas Percival Howell, presque relégué aux oubliettes, mais Marcus Garvey. Voix tonitruante du nationalisme noir, ce Jamaïcain s'est fait le chantre du retour en Afrique durant l'entre-deux-guerres.

Fin 1917, la déclaration Balfour, qui entend offrir « *un foyer national pour le peuple juif* » sur les terres palestiniennes administrées par la couronne britannique, donne un coup de fouet à son projet. Au point que le marxiste George Padmore, autre figure du panafricanisme, le taxera plus tard de « *sionisme noir* ».

Multiplication des hymnes au rapatriement

Après avoir créé l'Universal Negro Improvement Association (Association universelle pour le progrès des Noirs, en français) à Kingston, en 1914, qui comptera 1 100 sections dans quarante pays à son apogée, Marcus Garvey lance, cinq ans plus tard, une compagnie maritime à New York.

La Black Star Line doit permettre, *in fine*, de concrétiser son projet de rapatriement, avec l'objectif de libérer les descendant-es de personnes esclavisées de la double

oppression du maître et du prêtre blancs qu'ils ont subie jusque-là.

« *Je veux rentrer chez moi / Là où je dois être / Je veux rentrer chez moi / Sur la terre de mon père / Vivre parmi les méchants / C'est une épreuve pour notre âme / Cela fait longtemps que les Israélites sont appelés / On doit vivre avec le roi* », clament les Heptones en 1978. Ils ne sont pas les seuls : le reggae fourmille d'hymnes au rapatriement.

« *Regardez vers l'Afrique, où un roi noir sera couronné, qui mènera le peuple noir à sa délivrance.* » Parmi les rastas, personne n'a oublié ces mots de Marcus Garvey, pourtant empruntés au pasteur africain-américain James Morris Webb. C'est cette prophétie qui a fait d'Haïlé Sélassié I^{er} un messie malgré lui après son couronnement.

D'après les légendes du *Kebra Nagast*, récit épique du XIV^e siècle, le dernier empereur éthiopien descend en ligne directe du roi Salomon, fils de David et de la reine de Saba. « *Lion conquérant de la tribu de Juda, Majesté impériale Haïlé Sélassié I^{er}, Roi des rois d'Éthiopie, Seigneur des seigneurs, Élu de Dieu* » : voilà son titre complet.

Cette cosmogonie a été reprise telle quelle par les rastas, qui voient en lui l'incarnation terrestre de Dieu, Jah. Or le principal intéressé, chrétien orthodoxe, a longtemps ignoré ce culte dont il faisait l'objet et ne l'a jamais vraiment compris ni accepté.

« *Laissons le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob exister pour la race qui croit au Dieu d'Isaac et de Jacob. Nous, les Noirs, croyons au Dieu d'Éthiopie, le Dieu éternel, Dieu le fils, Dieu le Saint-Esprit, le Dieu de tous les âges* », a professé Marcus Garvey. Donc, dans l'esprit des rastas, Haïlé Sélassié est la réincarnation de Jah, et Sion, la terre sur laquelle il faut se rapatrier, se situe en Afrique, précisément là où il régne.

L'éthiopianisme puise ses racines dans l'interprétation littérale de la Bible du roi Jacques (1611). Dans cette traduction britannique du texte saint, répandue dans tout le Commonwealth, notamment pour évangéliser les personnes esclavisées, on peut lire : « *Des princes sortiront d'Égypte, l'Éthiopie tendra bientôt ses mains vers Dieu* », au verset 31 du Psaume 68.

Ce choix du terme « Éthiopie » pour traduire l'hébreu « כּוּשׁ » (prononcer « koush ») ou le grec « Αἰθιοπία » (prononcer « aithiopía »), termes désignant les personnes noires, eut un impact majeur : « *Beaucoup d'esclaves et d'affranchis christianisés vont s'identifier à cette Éthiopie mythifiée, qui les installe à part entière dans le récit biblique* », insiste Giulia Bonacci.

Silence sur la Palestine

Sauf que ce « sionisme noir » a fait long feu. Les premiers rastas n'arrivent en Éthiopie qu'en 1966, après la visite officielle d'Haïlé Sélassié en Jamaïque. Ils s'installent à Shashamane, à plus de 200 kilomètres au sud d'Addis-Abeba, sur les terres que l'empereur a offertes aux populations noires deux décennies plus tôt pour les remercier de leur soutien durant la seconde guerre italo-éthiopienne (1935-1936), finalement perdue.

Dès 1974, la révolution marxiste qui renverse la monarchie marque un premier coup d'arrêt, puis l'instabilité et les guerres ont sans doute refroidi bien des candidat-es après. Selon [la BBC](#), à peine 800 rastas y vivaient en 2014.

Autrement dit, le « *mouvement du peuple de Jah* » pour « *quitter Babylone* » et rejoindre sa « *patrie* », presque martialement énoncé par Bob Marley sur « Exodus » – avec une typographie éthiopienne guèze sur la pochette de l'album –, a donc toujours été plus performatif qu'autre chose.

À force de s'être spirituellement connecté au destin des juifs de l'Ancien Testament et d'avoir loué Sion en boucle, le reggae a-t-il fini par adhérer au sionisme juif ? En tout cas, les artistes jamaïcains qui ont défendu la cause palestinienne se comptent sur les doigts d'une main.

Un nom ressort : celui de Peter Tosh, qui formait le trio vocal des Wailers avec Bob Marley et Bunny Wailer avant leur séparation. Or, le soutien de Peter Tosh à la Palestine tient en deux vers de son tube « Equal Rights » (1977), « *La Palestine se bat / pour l'égalité des droits et la justice* ». Cela suffit cependant pour qu'il soit partout salué comme un des leurs par les défenseurs et défenseuses de la cause palestinienne.

À côté de ça, presque rien. Le groupe Israel Vibrations

sort « Middle East » en 1988 – qui invite à « *Surveille[r] le Moyen-Orient / Tout commence là-bas* » –, mais dans les faits, seul un rasta d'ascendance jamaïcaine prend fait et cause pour les Palestiniens : l'Anglais Benjamin Zephaniah, auteur de *Rasta Time in Palestine* (1990).

« *Travaillez votre terre, travaillez votre projet / Vous êtes une nation vivante / Vous êtes un peuple mondial / Vous avez subi tant de souffrances / Et maintenant, vous voulez juste vivre en paix* », lance-t-il dans « Palestine » en 1995, peu après les accords d'Oslo (1993).

D'ordinaire si prompt à vitupérer contre le colonialisme et l'impérialisme, le reggae jamaïcain semble donc presque muet vis-à-vis de celles et ceux qui se voient privé-es de leurs terres et de leurs droits fondamentaux en Palestine.

L'icône du genre, Bob Marley, est d'ailleurs l'objet de nombreux fantasmes concernant sa proximité avec le judaïsme. Une rumeur, fausse, a même prétendu que sa grand-mère paternelle était une juive de Syrie. Si l'artiste ne s'est jamais épanché sur le sujet, restent les déclarations de ses proches et notamment de son fils Ziggy Marley.

« *Je suis lié à Israël depuis mon enfance. Grâce à mon père et à ma mère, [...] nous sommes profondément attachés à l'histoire d'Israël [...] quoi qu'il arrive et continuerons à soutenir [le pays]* », expliquait celui qui a sorti « Shalom Salaam » en 2003, une chanson appelant à la paix au Proche-Orient, après avoir reçu le Shalom Peace Award remis par le Jewish National Fund (JNF) à Los Angeles en 2015.

Cette puissante organisation sioniste a été fondée en 1901 pour favoriser le peuplement juif de la Palestine par le biais de l'achat de terres. Aujourd'hui, le JNF possède près de 15 % du foncier israélien et est régulièrement accusé de favoriser la colonisation.

Malgré ses dénégations, le fils aîné de Bob et Rita Marley semble bien avoir le cœur qui penche pour l'État hébreu. Fin 2018, il a participé à un gala de charité en faveur de Tsaahal, à Beverly Hills, qui a permis de récolter la somme record de 60 millions de dollars (52 millions d'euros).

Un tournant après la seconde Intifada

Si les autres stars jamaïcaines n'affichent pas une telle proximité avec Israël, nombreuses sont celles qui y ont donné des concerts ces dernières années. Les dates de Burning Spear, en août 2023, avaient par exemple suscité des réactions très négatives parmi les fans de reggae sur les réseaux sociaux.

Jusqu'à présent, le seul moment où la Palestine s'est invitée dans les *sound systems* jamaïcains se situe peu après l'opération « Plomb durci » (2008-2009), quand les vedettes locales du dancehall ont surnommé « Gaza » le quartier de Waterford, à Portmore, près de la capitale Kingston, pour dénoncer la répression des autorités et les violences, par analogie avec la situation de l'enclave. Ces artistes en avaient même tiré un *riddim*, un instrumental, titré « Gaza Commandments », qui commence par une rafale de fusil automatique.

Ailleurs dans le monde, les artistes reggae ne se sont guère plus intéressés à ce conflit asymétrique dans leurs chansons, jusqu'à la seconde Intifada (2000-2005). Seule exception notable : le quatrième album d'Alpha Blondy, star ivoirienne du genre, titré du nom de la ville trois fois sainte.

Enregistré au milieu des années 1980 à Kingston dans le studio et avec les musiciens de feu Bob Marley, *Jerusalem* remporte un succès mondial avec son hymne éponyme, qui prône la tolérance entre juifs, musulmans et chrétiens. Si le chanteur l'interprète encore souvent lors de ses concerts, son discours n'a jamais évolué, se contentant d'appels répétés à la paix entre Israël et la Palestine qui ressemblent à des vœux pieux.

La donne commence à changer durant les années 2000, quand les scènes reggae se mondialisent. En 2003, plusieurs groupes français participent à la compilation militante *Il y a un pays... Palestine*, dont Baobab, qui vient alors de rentrer d'une tournée en Israël et en Palestine.

Peu après, Tryo sort « Si la vie m'a mis là ». Cependant, le plus audible de tous ces artistes reste sans conteste le Californien Harrison Stafford, fondateur de Groundation, régulièrement cité comme l'une des références du reggae hors Jamaïque à partir de l'album *Hebron Gate* (2002).

Fin 2010, l'artiste effectue « un pèlerinage » à Jérusalem-

Est et en Cisjordanie pour y découvrir la situation de « *l'autre côté de la "ligne verte"* [démarcation établie après la guerre israélo-arabe de 1948-1949 – ndlr] », accompagné de militant-es.

« *Ponctué de nombreux moments intenses, notamment des tirs de mitrailleuses, des détentions et des interrogatoires* », ce voyage le bouscule, lui qui a grandi dans une famille ashkénaze. En sortent l'album *Madness* (2011) puis le disque live *Throw Down Your Arms* (2012).

Depuis, Harrison Stafford n'a cessé de dénoncer les attaques du régime de Nétanyahou contre les droits fondamentaux des Palestinien·nes. « *La Torah dit : que l'on soit juif ou non-juif, si une seule personne souffre, c'est comme si toute la maison d'Israël souffrait* », explique-t-il. « *Opprimer un peuple et ériger des murs autour des communautés est tout simplement contraire aux valeurs juives !* »

À l'automne 2025, face à la guerre génocidaire menée à Gaza, plusieurs artistes renommés de la scène reggae internationale ont rejoint l'initiative « No Music for Genocide » : le Jamaïcain Chronixx, la légende anglaise du dub Adrian Sherwood, Asian Dub Foundation et le jeune producteur londonien Alpha Steppa, qui publie depuis plusieurs années des vidéos musicales en soutien à la Palestine sur sa chaîne YouTube.

« *Élevons la voix, car le silence est complice / Ils veulent anéantir un peuple / Élevons la voix du fleuve à la mer / La déshumanisation d'une population entière / C'est la méthode infaillible pour l'exterminer sans compassion / Et rien ne justifie cette décision* », balance le Mexicain Lengualerta, qu'il a invité sur « Ceasefire Now ». Tous les bénéfices de cette chanson enregistrée début 2024 sont reversés à Médecins sans frontières.

Loin des Caraïbes, la voix du reggae résonne désormais pour la Palestine... Au moins un peu plus fort qu'avant.

Simon Rico

Boîte noire

L'article a été modifié pour corriger une erreur de

chronologie entre l'esclavage en Égypte et la déportation
vers Babylone du peuple juif.

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart - 127 avenue Ledru-Rollin, 75011 Paris.
RCS Paris 500 631 932. Numéro de CPPAP : 1224Y90071 - Directeur de la publication : Carine Fouteau